

## La dernière fois que ma mère est morte

Daniel Simon

---

Number 126, 2010

Dignité / intégrité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61753ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Simon, D. (2010). La dernière fois que ma mère est morte. *Moebius*, (126), 97–103.

## DANIEL SIMON

### *La dernière fois que ma mère est morte*

*Vous ne devriez pas être là, si défaits de ce que vous fûtes dans l'inconscience des chairs. Vous ne devriez pas être là dans ces ristournes de la vie. Vous ne devriez pas. C'est au chevet de votre corps que la maladie s'est assise et, c'est aussi ma place.*

Souvent elle se moquait d'elle-même, elle faisait dans le vide un cercle avec son doigt et riait. C'était ça, son doigt dans ce cercle parfait, qui la faisait rire, ma mère. Elle montrait alors son ventre et elle riait encore plus fort. Elle tournait son doigt autour de son ventre et elle riait. Tout simplement et parfaitement.

Je ne savais pas ce qui la faisait rire, mais je trouvais drôle son doigt dans l'air à tourner. Son rire me glaçait aussi. Je savais que le nœud était là, au centre. Et je savais que l'âge rendait la forme possible, que la vieillesse de ma mère qui semblait si jeune et si veille à la fois, si profondément vieille, d'une vieillesse qui lui tombait dans les talons, dans les caveaux de ses parents; qui descendait encore plus profond dans le flou de ses croyances, je savais que son doigt en vieillissant trouvait la forme idéale qui allait être la sienne. Chez ma mère, c'était un ventre, une boule, une pierre ronde, une arche, un cancer.

La naissance d'abord. La *tienne*, dans ce petit village flamand des périphéries. Tu étais de Bruxelles, de ce Bruxelles des banlieues industrielles. Tu as grandi et connu vite la guerre, un voyage au loin dans les Carpates où ton père disparut. Tu étais une jeune fille. Dracula t'avait volé le seul homme que tu aimas du plus profond. Tu l'as aimé dans des mesures qui gênent encore aujourd'hui. Et Dracula s'est régénéré du sang si riche d'un père que je ne

connus jamais comme grand-père. La guerre, les V1 et les V2, ta maison explosée pendant que tu étais à l'École de commerce. Des morts tout autour, mais personne de ta famille.

Ta mère, ta grand-mère, ta tante... tout le monde parla longtemps de ce souffle sinistre qui balaya des murs et emporta un toit tout en donnant un semblant de sens à une vie déjà plongée dans les mystères.

Ton père musicien, qui avait sombré dans les vallées humides des Balkans et dont tu avais fait un dieu bienveillant que nous ne pourrions pas connaître, me donnait parfois la nausée... Rien ni personne, aucun homme n'arriverait jamais à sa hauteur. Tu croyais en lui, tu l'attendais, tu le voyais dans les figures masculines qui croisent ta vie. Mais les bombes volantes avaient tout emporté : la plupart des photos, ses lettres, tout fut brûlé. Seule sa clarinette échappa au carnage. Tu me donnas son prénom.

Tu m'as toujours gavé de musique, de ton amour de la musique, de tes commentaires à propos des compositeurs que tu aimais et, je trouvais ça aussi lourd qu'une oie la nourriture qu'on lui enfonce dans le gésier. J'avais le foie dilaté par Sibelius, Beethoven, Mozart, Gluck et ces âneries viennoises dont tu raffolais. Je n'en pouvais plus de cette sombre musique qui m'arrachait à mon époque et à ma génération. Je voulais du rock, les Rolling Stones, les Beatles, pouvoir choisir mon camp. J'avais Dalida, Petula Clark, les Compagnons de la chanson et le Chœur de l'Armée rouge!

Ton mariage suivit la Libération, mais ton cœur était toujours dans la Transylvanie cruelle. Ton mari, qui devint mon père, tentait de faire bonne figure mais peu à peu son cœur se durcit pour résister à l'appel de la lointaine forêt assassine que tu entonnais à la moindre occasion. Ton mari était vivant, avait son lot de misérables courages et de médiocrités et ne faisait pas le poids, même taillé comme un colosse.

Je naquis dans le mitan du siècle, puis ma sœur quelques années plus tard. La famille était au complet, la reconstruction commençait, la Bataille du charbon allait bon train, les immigrés arrivaient en masse d'Italie et les

Polonais, déjà dans le fond, les accueillait en wallon, la seule langue que le peuple du noir et des grisous parlait vraiment. Ces boyaux de carbone étaient la garantie de notre richesse qui croissait dans un rythme congolais. Ici, dans la fosse, c'était la houille, là-bas, le cuivre, le manganèse qui relayaient le caoutchouc ancien. Ça bossait dur pour que j'arrive au monde!

J'ai grandi, j'ai appris à me méfier de tes souvenirs roumains, je me suis détourné de toutes les musiques avant d'aimer vraiment, pour la première fois, à trente ans. Avant, c'était des aventures désespérantes pour tenter de m'éloigner de toi et de ce père si encombrant. Les femmes m'aidaient à survivre et je leur trouvais une grâce dont tu dus certainement bénéficier un jour, mais elle tourna comme le lait et, de cette fée originelle, tu ne gardas longtemps pour moi que les traits, sans plus, dépouillée de la légèreté des magiciennes. La musique est revenue grâce aux voyages que je fis au plus loin des frontières de la tribu dont tu étais issue. Là, je ne risquais pas de te retrouver, j'étais hors d'atteinte et j'écoutais enfin des voix sans craindre pour ma vie.

J'ai été père aussi, un père sans envergure, par nécessité. Mais les années ont affermi en moi un amour des petits, des enfants, du fragile et, plus tard, des vieux que j'ai tant de bonheur à voir entourés d'enfants. C'est peut-être dans ces relations que réside la seule clé du bonheur. Les enfants et les vieux n'ont rien de commun avec le monde. Pour diverses raisons, je m'en souviens très bien, et mon enfance est en train de rejoindre déjà une jeune vieillesse, c'est dans ces moments que je peux sentir l'arc d'amour entre un jeune temps et son extrême et que je perçois une minuscule raison de vivre prendre racine.

La vie est passée comme une flèche, elle a transpercé le torse de mon père et vient de terminer sa course ici dans ton corps si las et trop encombré de tuyaux et de sondes. Tu tressautes parfois, tu toussotes, tu gémis, tu miaules, tu grognes, tu radotes, tu explotes en roulements de pets, tu vagis et tu ronfles. Les médecins passent, relèvent les derniers paramètres de la vie qui hésite en toi : ta température, ton pouls...

Tes rythmes cardiaques s'affichent sur l'écran que je scrute avec de plus en plus de lassitude, j'entrevois la ligne droite, le trait final et je m'y fais assez facilement. Ce tracé létal sera la dernière forme que la vie aura construite à partir de toi. Le cercle se dessoude lentement dans ce lit de souffrances et de sueurs.

De cette ultime forme que l'écran révélera peut-être au cœur de ton sommeil, je me prépare à poursuivre le dessin. Ma figure tourmentée se défait peu à peu et j'entrevois déjà la grande apnée que sera probablement mon dernier souffle, avant de tout livrer à l'azur infini et de rejoindre ainsi les particules anciennes qui émergent de la première déflagration.

Sur toi, un frisson de feu vague jusqu'aux cercles du sang, puis vient la saison éteinte du poème, de tous les poèmes que j'écrirai encore en pensant à toi et en me préparant à aller, allongé, dans tes traces. Rien ne subsiste de ta robe ancienne que l'entrelacs des tissus et des mots *et nous étions de féroces adversaires...*

Lentement la leçon d'anatomie arrive au terme où tout se noue en toi, flotte et se cristallise, tu espères échapper enfin à ton sens de la géographie, tu connais tes sources, tes cascades, tes estuaires, tes terrains d'assèchement, tes gorges, tes remparts, mais plus rien ne te retient. Tu abordes une autre terre où je te vois hésiter à poser le pied, tu cherches un point d'appui qui te rassure et, de ce premier affleurement, tu pourras te consoler et accéder ainsi définitivement aux territoires innombrables où tu rêvais d'aller.

Le temps est arrivé, la barque qui te portait se défait de toutes parts et la seule cargaison que tu vas déposer est la vie qui t'a tenue ici pendant quelques instants que je partage encore. Le tutoiement n'a plus de raison d'être, je vais vous vouvoyer et vous rendre cette dignité du nom de mère que j'ai tant et tant combattue.

Ma mère, vous, qui m'avez délié de mon premier souffle dans l'effondrement de l'âge primitif  
cerclée du premier chahut de mes cris et lamentations  
Ma mère, qui m'avez appris le langage des hommes  
des barbares et des animaux de proie

Ma mère, aux bisons déjà morts  
foudroyés dans leur dernière charge  
vos beaux bisons sanglants et chauds  
Ma mère, je coule  
entraîné dans le gouffre terrible  
où je vais repasser une dernière fois  
les pieds arrachés par le fond noir et froid  
et connaître sur ma gorge la lame de l'effroi  
la suffocation où tout se confondra  
Je connaîtrai une dernière fois vos chansons, vos airs  
vos prudences et vos autorités  
Je connaîtrai aussi, une dernière fois, l'animal gavial de  
vos cuisses  
vos belettes et vos renards d'argent  
vos troupeaux cendrés, les vols de perdrix qui caressent  
votre ventre  
tout votre jardin d'ombres et d'odeurs sucrées  
et je pourrai chanter cela une dernière fois  
je pourrai dire n'importe quoi  
je pourrai ne plus prendre garde  
enfin ne plus prendre garde  
je pourrai chanter sans craindre de chanter pour rien  
car vous aurez été trop tard celle qui m'aura dit  
qu'elle ne cesserait de m'écouter, de me bercer, de me  
digérer une fois encore  
malgré la grande, la très grande colère qui raidissait ma vie  
et que vous punissiez mais  
vous étiez aussi celle qui accueillait mes jeux d'enfant  
mes crimes d'apprentissage  
mes vertus passagères, mes envols nocturnes  
mes trahisons, mes complots vengeurs...

Je suis un des guerriers qui vous pleureront un jour  
en se frappant le tambour de la poitrine  
Ma mère, vous voilà dans le deuil aujourd'hui du héros  
que vous rêviez pour fils  
héros d'un seul exploit, cette malédiction, pure malédiction  
que je vais devoir apprendre à supporter  
héros d'un seul voyage, aux escales qui ont noms de fatigue  
de peur, de faim, de soif et de misère  
cette malédiction que vous m'avez cachée

dans ce temps très court qui a été celui  
de mon enfance, temps des mensonges  
des beaux, des grands mensonges, du théâtre  
dans l'ombre de vos robes, de votre parfum, de votre beauté  
comment jouer cela ma mère alors que je me noie ?  
Vous disparaissiez, ma mère  
des voiles tombent dans la plus grande douceur  
voiles silencieux et sombres  
jetés devant mes yeux, vous disparaissiez déjà  
L'eau gonfle enfin le dernier sac  
remplit ce lac au centre de vous-même  
franchit les ultimes frontières  
de l'air et du souvenir  
de Vous  
de votre voix entonnant vos plus beaux chants  
vos plus douces chansons  
ce souvenir de Vous  
en sueur alors que le travail arrive à terme  
que vous avez poussé une nouvelle fois en vous  
une goulée d'air sec et vibrant  
que votre corps a arraché le monde à sa contemplation  
une fois encore  
et votre fils poussant la tête  
les épaules, le corps et les jambes  
dans le flot de ces humeurs fumantes  
votre fils s'est mis à crier enfin  
La vie avait pris possession entièrement de lui  
Il avait subi la première invasion  
la plus terrible  
la plus définitive  
la plus effroyable  
qui est celle de chasser cette eau primordiale  
des poumons qui se sont déployés comme une voile sous  
le vent  
et d'apprendre peu à peu à parler  
pour remplir de l'effusion des mots  
le vide que vous avez creusé en lui  
votre fils condamné  
cet ancien marin qui rêve chaque nuit  
de retourner dans la première barque  
Je suis le dernier qui vous parle

Vous mourrez dans l'écume, les frémissements, les secousses et le grand blanc, enfin.

Vous êtes morte tant de fois que je ne les compte plus. Vous avez dispersé votre mort tout à l'entour de vous, en entraînant un peu de votre fils dans ces funestes désirs. Je vous abandonne donc ici. Pour un temps. Votre garde-robe de printemps était prête, mais l'hiver vous emporte.

Quand vous serez au pied d'une ombre qui ne vous inquiétera plus, que vous direz le temps du long silence qui vous précède et que vous suivez scrupuleusement depuis jamais, que vous ferez des choses si petites que vos doigts ne peuvent les toucher ni peser ce qu'elles valent, vos mains sont si légères maintenant que rien ne peut les tenir en place, elles sont loin déjà dans le souvenir qui envahit sans cesse vos caves temporales, elles posent sur les ombres des touchers amicaux et vous allez, emportée dans de vastes endroits qui sont des villes, des chambres et des amours que vous avez laissés dans des histoires communes quand vous alliez encore dans des romans et des images, convaincue de n'y rien comprendre.

Quand vous serez éparpillée dans des choses vues et que vous n'aimez pas voir, que votre tête tombera dans le soir qui n'en finit pas de s'installer alors que vous ne quittez l'aube des yeux, que le livre que vous lisiez vous échappe plus longuement qu'hier, que votre voix a des secousses rauques que les enfants entendent avec l'étonnement des premières pudeurs, qu'ils se taisent et se disent des choses que vous avez peut-être oubliées, que des indifférences vous submergent soudain alors que vous pensiez à vous, au monde que vous pesez déjà entre vos doigts, quand vous serez...